

Vincent van Gogh - Entre terre et ciel : les paysages

Exposition au Kunstmuseum de Bâle (Suisse)

Jusqu'au 27 septembre 2009 www.vangogh.ch

On ne prête pas assez attention au fait que dans de nombreuses cultures, le mot « paysage » n'existe pas. Même Vidal de La Blache aimait à dire qu'il traversait des « pays », en référence quelque part à cette manière de dire le monde que l'on parcourt. Mentionné chez l'humaniste érudit Robert Estienne en 1549, le paysage désigne une espèce de tableau. Ce que confirmerait l'*Encyclopédie* deux siècles plus tard. Le paysage tel que nous le pensons est donc bien sorti des tableaux du même nom. **Regarder la nature** est un fait de culture, « culture visuelle avant d'être littéraire » précise Régis Debray dans ses travaux sur l'image.

Dans l'exposition de Bâle, la peinture de Van Gogh permet de revenir sur cet usage immodéré des reproductions de tableaux dans nos objets de tous les jours. Nous faisant toucher au fait qu'une peinture est surtout faite pour être « ressentie » et être vue « en vrai ». Soixante-dix tableaux de Van Gogh ont pu être rassemblés ici, c'est dire la prouesse du Kunstmuseum, donnant de quoi « toucher » du regard cette peinture si déroutante.

Le musée a accroché les toiles par ordre chronologique dans des salles claires, vidées des peintures permanentes. Ici, ce sont les paysages qui sont au centre de l'exposition, sur une large période de 1883 à 1890, autrement dit l'époque où Van Gogh peint le plus, entre l'âge de vingt ans et sa mort. Une période au cours de laquelle, **Vincent s'en veut de peindre autant de paysages**. Car il met plus haut de faire « des figures ». Mais Van Gogh est fils des bas pays du Nord, la Flandre des paysagistes qui aiment les teintes marron avec des formes de plus en plus épurées.

Arrivé à Paris en 1886, le peintre plonge dans cette capitale cosmopolite qui est alors le centre mondial de l'art. A Montmartre, il apprécie de retrouver les moulins de son enfance et il aime par-dessus tout les ciels. Il les aime tellement qu'il va en libérer leur composition, faire éclater leurs couleurs, **ce qui lui vaudra d'être vu, plus tard, comme un post-impressionniste**. Pas faux quand on est en face de cette « *Allée longeant le fleuve près d'Asnières* » en 1887, au printemps, ou quelques mois plus tard sur cette « *Journée ensoleillée* », offerte dans un camaïeu de vert et de jaune. Van Gogh a déjà rencontré Pissaro, Signac, Seurat et, bien sûr, Gauguin. Il est fasciné par eux et on retrouve toujours une pointe de l'un ou l'autre sur sa toile à lui. Avec des touches de couleur courtes et distinctes.



Kornernte in der Provence

1888, The Israel Museum, Jerusalem <http://www.vangogh.ch/fr/presse.html>

Deux ans plus tard, c'est le changement de cap. Il n'aime plus Paris. Le voici dans le Midi, à Arles. Où il collectionne les estampes japonaises au moment où, arrivant dans la capitale du bas Rhône, éclate le printemps. **La lumière sous les arbres l'hypnotise**, comme on peut le voir dans son « *Jardin avec les arbres fleuris* ». Passé l'été, le voici dans les vignes après la vendange, où il peint en octobre « *Champs de vignes* ». Pour qui a le privilège d'approcher la toile, on croit voir des ceps de vigne en relief, noirs et torturés comme l'âme de Vincent. Les bleus sont relégués dans le quart restant de la toile, accrochés aux coups de pinceau très en relief. Il a aimé célébrer le cycle de la nature sur plusieurs toiles aujourd'hui à New York, au MET, *Les cyprès*, puis *Les oliviers* (avec les Alpilles au fond), *La Crau avec pêcheurs en fleurs* de la Courtauld Gallery de Londres.

1888 est l'année où le peintre qu'on va surnommer « le fou roux » est interné pour y vivre solitaire et abandonné. Jusqu'à son départ, de plein gré, pour Saint-Rémy et sa maison de santé au pied des Alpilles. Quand la folie s'éloigne, il se remet à peindre **des oliviers, des cyprès qui "émeuvent" les Anglais** comme le sait Van Gogh. Voici ses toiles tourbillonnantes, vibronnantes auxquelles il veut donner « du style, un dessin plus mâle ». Son retour auprès du docteur Gachet à Auvers-sur-Oise marque une frénésie que rien n'arrête : soixante tableaux, presque un par jour. Aucune consolation ne vient, il ne trouve pas la paix : Vincent en finit avec une balle qu'il se tire lui-même. Mais il n'en finit pas pour autant avec le monde qui reste fasciné par une création radicalement nouvelle et puissante. Ses paysages entament alors une nouvelle vie.

Gilles Fumey

Un mot sur ce merveilleux musée de Bâle, le **Kunstmuseum Basel**.

Le Kunstmuseum Basel est l'un des musées les plus attachants et les plus anciens au monde. Il tire son origine du rachat d'une importante collection privée par la ville de Bâle au XVIIe siècle. La capitale rhénane possédait ainsi une collection publique d'oeuvres d'art bien avant que des collections princières soient ouvertes au public dans d'autres villes européennes. Son répertoire unique va de la peinture et du dessin d'artistes du Haut-Rhin des XVe et XVIe siècles jusqu'à l'art contemporain.

Ainsi, le Kunstmuseum Basel possède la plus grande collection au monde d'oeuvres de la famille Holbein. La Renaissance au nord des Alpes est en outre représentée par d'importants tableaux de Konrad Witz, Martin Schongauer, Lucas Cranach l'Ancien, Mathias Grünewald et d'autres artistes. Les toiles du Bâlois Arnold Böcklin constituent la perle de la collection du XIXe siècle. Remarquable à tous les points de vue, la collection d'oeuvres d'art du XXe siècle est centrée sur le cubisme, l'expressionisme allemand et l'art américain à partir de 1950.

Le Kunstmuseum Basel, dont l'important bâtiment principal au centre de Bâle remonte aux années 1930, est dirigé par Bernhard Mendes Bürgi. La section d'art contemporain est présentée au Museum für Gegenwartskunst, tout proche du Kunstmuseum sur les rives du Rhin.

Informations : www.kunstmuseumbasel.ch/en/home